

Bleu de toi

Nouvelle

Laure Péard

YASMINA

Tout a commencé l'été 2004, j'étais partie en vacances au Club Med à Yasmina, seule. J'avais fermé mon studio parisien de photos pour les quinze premiers jours du mois d'août. J'avais envie de soleil, de mer chaude, de voile, de cocktails. Entre le lézard sur la plage et un tour en catamaran, je déroulais paisible. L'ambiance était familiale.

Quelques jours avant, j'avais fêté mes trente ans avec des inconnus rencontrés en début de semaine avec lesquels j'avais sympathisé : un couple de Belges commerçant, un couple lyonnais avec leur petite fille tous les deux médecins, et un papa célibataire parisien directeur commercial avec son enfant de 10 ans. Nous avons fait une belle tablée, joyeux et prêts à faire la fête toute la nuit. Enfin, surtout moi. Trente ans, c'était un tournant dans ma vie de femme célibataire qui n'avait encore rien construit avec un homme. L'important pour moi était de ne pas dépendre d'un homme financièrement et j'avais réussi à me faire une place comme photographe professionnelle.

Je n'ai jamais été fidèle en amour, libre ou libertine comme vous le sentez. Je ne cherchais pas le prince charmant, de toute façon, il n'existe pas, personne ne remplit toutes les cases. J'avais un amant régulier avec lequel je partais le week-end à la campagne, il était plus âgé que moi et nous ne faisons aucun projet ensemble.

La vie de couple ne m'a jamais attirée, très attachée à mon indépendance. Je n'étais pas sûre d'avoir envie de fonder une famille, d'avoir des enfants, de reproduire un schéma parental qui m'avait fait souffrir. Mes parents se languissaient d'être grands-parents par leur fille. Mon frère leur a fait ce plaisir et je lui en suis reconnaissante. Mes neveux sont adorables.

Ce soir-là, le thème de la soirée était les années soixante. M'inspirant de la comédie musicale Grease, je m'étais fait un look sixties avec des couettes. Je m'étais trouvé assez irrésistible dans cet accoutrement qui me rajeunissait de dix ans.

Je m'agitais sur la piste de danse quand un homme s'est avancé vers moi, en me parlant à l'oreille pour couvrir la musique :

- Tu es adorable avec tes couettes.
- Merci, lui répondis-je.
- Je t'offre un verre.
- Avec plaisir, ton prénom ?
- Fanfan
- Moi, c'est Tulipe, ai-je ajouté en plaisantant.

Il était en jean avec une chemisette orange qui faisait ressortir sa peau mate. J'ai eu un crush au premier regard. Avec son sourire ravageur, il ressemblait à Gregory Peck au début de sa carrière. J'avais revu les *Nerfs à vif* à son décès en 2003.

Nous avons pris tous les deux un Jack Daniel's.

Ce soir-là, j'avais prévu de fumer un cigare, tranquillement en profitant de la pleine lune, il m'a accompagné sur la plage. Il a trouvé cela très sexy.

On s'est allongé côte à côte en regardant les étoiles et il m'a pris la main pour me dessiner dans le ciel le W de la constellation de Cassiopée. J'ai reconnu son parfum : Sauvage de Dior. Je lui ai demandé s'il était en famille au Club. Il a évoqué ses problèmes de couple : sa femme avait mis leur enfant à sa place dans le lit conjugal et il dormait sur le canapé depuis bientôt deux ans. Histoire inconfortable. Bref, un homme en manque affectif, le coup du mariage qui s'essouffle, pour justifier son envie de tirer un coup. Cela tombait bien, j'étais dans le même état d'esprit. Guirlandes à tous les étages. Mon amant de l'époque ne m'avait pas accompagnée. Batifoler avec un père de famille me semblait un bon plan sans lendemain. Alors autant se réconforter ensemble. J'ai eu envie de lui sur cette place sous le ciel étoilé du Rif Marocain. J'ai eu envie de baiser avec lui. J'aime le verbe baiser, c'est juste des baisers partagés quand il n'y a pas d'amour, il n'y a rien d'indécent dans ce mot.

Tout de suite, j'ai aimé ses baisers voltigeants de papillons dans mon bas-ventre. Il était très désirable, il était tendre et je lui sentais du potentiel. Il était surtout super bien foutu. Le menu me plaisait bien, j'avais envie de passer au plat de résistance. Un cheval sauvage a été ma première idée pour le caractériser. J'ai commencé à tâter son entre-jambe, c'est important de bien peser l'affaire avant de se lancer pour éviter les déconvenues et j'ai senti qu'il me désirait. Quand d'un coup, il a arrêté ma main déjà sur son membre, il m'a étonné. Zut, Monsieur n'était pas prêt à tromper Madame. À mon grand étonnement, il m'a sorti cette phrase curieuse : « Ma religion m'interdit deux choses, jamais la première fois et jamais de champagne. » Nous avons ri. Je lui ai demandé pourquoi « jamais de champagne » et il m'a répondu simplement qu'il n'aimait pas cela. Dont acte.

Alors nous avons juste flirté encore un moment avant de regagner nos chambres respectives.

Le village de vacances contenait au moins cinq cents personnes et le lendemain matin, je me suis surprise à guetter sa venue au petit-déjeuner. Je ne l'ai pas croisé jusqu'à ce que je me décide à aller faire un tour à la base de voile. Il était là torse-nu, bronzé, en maillot de bain près à naviguer aussi. Nous avons décidé de faire équipe, Jean et Claire, a noté sur son carnet le chef de la base de voile. Nos vrais prénoms. J'avoue que ce jour-là, j'ai eu du mal à me concentrer sur la navigation, tellement il me plaisait. À tel point que nous avons dessalé. Nous avons bien ri et une complicité s'est installée entre nous.

Nous avons passé une bonne partie de l'après-midi à naviguer, nous faisons une belle équipe. À l'évidence, ce mec me plaisait follement.

C'était la dernière journée des vacances, j'étais motivée pour conclure. Soirée Blanche pour le dernier soir. J'étais au top dans ma robe échancrée, halée, mes cheveux blondis par le soleil, il ne me manquait que le plaisir d'aimer.

Le dernier soir, ne se passa pas tout à fait comme je l'avais prévu. Nous avons bien fini sur la plage, mais après de longues embrassades, il m'a fait le même coup que la veille avec plus de romantisme.

« J'ai envie de toi, mais pas comme cela, pas à la sauvette, pas entre deux transats, je désire te faire l'amour dans un endroit spécial, rien que pour nous. » Là, je l'ai traité affectueusement d'allumeur. Et je l'ai embrassé fougueusement en espérant le faire craquer, sans résultat. Certainement, je lui ai fait un peu peur avec mon assiduité à baiser avec lui.

— Et bien au plaisir de ne jamais te revoir, ai-je balancé en me levant frustrée.

Avant que je ne parte, il a insisté pour avoir mon numéro de téléphone. Que je ne lui ai pas donné. Qu'avais-je à faire avec un homme qui trop embrasse et mal étreint ! Un coup raté. Dommage.

Le lendemain, dans l'avion, je l'ai vu avec femme et enfant et j'ai eu un pincement au coeur.

TROUVILLE

Le dimanche 15 août, la chaleur étouffante de Paris me laissait avachie sur mon canapé face au ventilateur. Je rêvais de me plonger dans la mer et de dessaler encore avec lui quand mon téléphone a vibré sur la table basse.

« Rendez-vous au catamaran à 14h00. Fanfan »

J'ai souri et j'ai texté à mon tour.

« Comment as-tu fait pour avoir mon numéro ? »

Dans la foulée, il m'a appelé. Il m'avait entendu à l'aéroport donner mon numéro de téléphone au père célibataire Toulousain et l'avait mémorisé. Il avait de la suite dans les idées. Il désirait me revoir. Au lieu de me proposer un verre, il a émis l'hypothèse de se retrouver à la gare Saint-Lazare mercredi à 18h00. L'idée étant de monter dans le premier train pour voir où cela nous mènerait. J'ai toujours aimé les plans coquins et il me proposait une virée que je ne pouvais refuser.

Nous nous étions donné rendez-vous sur l'œuvre du sculpteur Arman avec son accumulation d'horloges qui ne donnent pas la même heure. J'ai immortalisé ce moment sur une photo inspirée par Robert Doisneau¹. Mon appareil est constamment sur mon cœur.

Lorsque je regarde ce cliché accroché dans ma chambre, je me souviens de tout.

J'avais prévu de quoi découcher, il est également arrivé avec un sac. Nous avons la même idée. Partir à l'aventure de nous. Il m'a pris par la taille et m'a embrassé. Dans la salle des pas perdus, j'avais l'impression de n'entendre que nos pas comme si nous étions dans une bulle de temps. Le panneau d'affichage a choisi pour nous la destination de notre voyage : Trouville. Nous avons pris deux allers-retours. Il avait amené une flasque de Whisky et nous avons porté un toast à notre aventure. Fanfan et Tulipe. Puis, nous avons papoté, surtout moi, il s'est intéressé à mon travail de photographe. Et moi au sien, un architecte. Nous avons fait connaissance.

Quand nous sommes arrivés à Trouville, il faisait nuit et le temps était doux, on entendait les vagues se briser sur la digue, c'était marée haute. Cela sentait bon l'iode. Affamés, nous nous sommes réfugiés à la brasserie du Central et nous avons commandé du Sancerre et un plateau de fruits de mer. J'ai voulu une crêpe Suzette que nous avons partagée. À aucun moment, il n'a pas parlé de sa famille et c'était bien ainsi.

Nous avons pris une chambre au-dessus de la brasserie. Et nous avons fait l'amour comme font les amants la première fois, avec un peu de gêne de se découvrir, avec un peu de maladresses de ne pas encore savoir ce qu'aime l'autre. Il ne se refusait plus à moi, enfin. Un cheval sauvage, je l'avais deviné. De ses hommes qui ont du potentiel jamais vraiment explorer et qui sont prêt à tout pour vous faire plaisir.

Le lendemain matin, nous avons commandé un petit-déjeuner au lit. Il pleuvait dehors et sous notre couette, il pleuvait des bisous, des caresses, de la sueur, des « oui encore ». Nos corps emboîtés, je n'ai rien demandé de plus, c'était tout simplement délicieux.

¹ Robert Doisneau, né le 14 avril 1912 à Gentilly et mort le 1^{er} avril 1994 à Montrouge, est un photographe humaniste français.

Aujourd'hui encore en écrivant ces mots le souvenir de nos premières étreintes me pique les yeux.

Avant de reprendre le train, nous avons fait un tour sur la plage. Blottis l'un contre l'autre sous un parapluie. Nous avons demandé à une passante de nous prendre en photo. Elle promenait un petit chien gris et j'ai souhaité en avoir un aussi.

Sur le quai de la gare, lorsque nous nous sommes quittés, il y avait de la tristesse dans nos yeux, la bulle sensorielle avait éclaté, chacun retrouvant sa réalité. En partant, j'ai lancé un « on se voit quand on se voit » et j'ai perçu qu'il tremblait.

J'avais à peine fait quelques pas qu'il m'écrivait « Je caresse l'espoir de te revoir. Baiser de nous. Fanfan » J'ai pris le message comme un cadeau. J'ai répondu « moi aussi ».

C'était la mi-août, je me suis sentie seule et abandonnée dans ce Paris déserté de ses habitants. J'ai ressenti le besoin de voir du monde, des touristes, de la gaieté. J'ai désiré voir la Seine entre les jambes du Pont Neuf. Mes pas m'ont guidée vers le Quai de la Mégisserie bordée par les bouquinistes, les fleuristes et quelques animaleries.

En vitrine, il y avait un adorable cocker blanc et noir, dont les yeux plein d'amour m'ont affectueusement supplié d'être sa maîtresse. Je suis rentrée dans l'animalerie et j'ai demandé à voir le chien. Fanfan ne serait pas mon animal de compagnie, un homme marié est de passage. Le sable n'avait pas gardé longtemps l'empreinte de nos pas. J'avais un trop-plein d'amour à donner, le chien l'a senti et je l'ai adopté avec tout le nécessaire. J'ai pris un taxi pour rentrer rue des Dames, j'habitais au-dessus de la galerie, un escalier intérieur desservant l'étage.

Lorsque j'ai déposé mon chiot sur le parquet de mon appartement, meublé d'un mélange d'objets chinés à de quelques pièces de designers, il a immédiatement marqué son territoire. Il a reniflé chaque pièce. Au mur, une immense photo de la Baie des Anges prise lors de mes dernières vacances sur la Côte d'Azur ouvrait une fenêtre sur le Sud au-dessus de mon canapé. Ce salon était comme ma tête un peu de bric et de broc. La boule de poils s'en est donné à cœur joie pour tout mordiller et je le regardais sans rien faire, juste pour le plaisir de le voir jouer et d'apprécier ce moment. On s'apprivoisait. Il était tellement mignon avec sa bouille aux grandes oreilles que j'en oubliais presque mon aventure en me consacrant à la photographie de Loulou.

Le jour où je suis venue accompagnée de Loulou à un déjeuner familial, mes parents ont pensé que je finirais vieille fille. Ils sont critiques sur ma façon de vivre au jour le jour. Pour eux, je suis trop féministe au sens péjoratif du terme, je fais peur aux hommes.

LA CHAMBRE GARNIE

Le temps était maussade, un temps parisien à rester sous la couette tout le dimanche. C'est ce que j'aurais fait s'il n'y avait pas eu le chien à sortir. Me morfondre sur mon canapé, j'étais talentueuse à ce jeu dominical. Je me levais péniblement de mon lit comme si mon corps pesait une tonne. Aucune volonté. Loulou commençait à faire des bons dans le couloir. J'enfilais pull, jean et emmitouflée dans mon manteau, je sortais. La rue de Lévy était pleine de monde, surtout des trentenaires bobos faisant leur marché en trimballant leurs enfants tout blanc, tout propre. Slalomant parmi les poussettes, je me frayais un passage avec Loulou jusqu'au Café des dames, avenue de Villiers.

En commandant un cappuccino, je l'ai imaginé faisant ses courses en famille et cette vision a commencé à me hanter.

Et puis mon portable a bipé. J'ai sauté sur mon téléphone, et j'ai renversé mon cappuccino. Il me demandait mon adresse. Je n'ai pas hésité à la lui donner. Qu'allait-il en faire, me surprendre chez moi ?

Ce jour-là nous, avec Loulou, nous avons croisé au parc Monceau, Claude Lelouch, très classe. Il s'est arrêté un moment pour caresser le chiot et a accepté de le prendre dans ses bras le temps d'une photo. Loulou était déjà une star.

Le lundi matin, j'ai reçu une rose blanche symbole de sentiments secrets et de désir indicible avec un mot.

« Rendez-vous à l'Hôtel Chopin, jeudi 17h00, Fanfan ».

Il menait la danse.

J'ai fait une minie boum dans mon salon. Loulou s'est mis à japper et nous avons dansé tous les deux. J'étais excité comme une puce.

Quatre jours à attendre. Parfait timing. Juste de quoi bien se faire tous types de scénario. Et des scénarios, j'en ai fait pendant quatre jours avec Marie, mon associée. Je lui ai tout raconté. Notre rencontre, le week-end à Deauville et ce nouveau rendez-vous. Elle n'a pas osé me dire que j'étais folle, folle de quoi d'ailleurs, de vivre à fond une relation passionnée, de me laisser embarquer dans une histoire qui ne pourrait finir qu'en pleurs sur mon canapé. Elle n'a rien dit, elle m'a écoutée, elle m'a souri et m'a conseillé de profiter de ces instants précieux de début d'une histoire d'amour. Elle m'a rendue encore plus impatiente.

Je jouais le soir avec Loulou à la balle tout en rêvassant à lui. Je suis convaincu que ces jours ont été les plus excitants de ma vie.

Lorsque je suis arrivée, il m'attendait sous la verrière du Passage Jouffroy. Quand je suis montée dans l'ascenseur, j'ai pensé à cette chanson de Calogero

*Je suis en tête-à-tête avec un ange
En apesanteur
Pourvu que les secondes soient des heures
En apesanteur
Pourvu qu'on soit les seuls dans cet ascenseur*

J'étais nue sous mon trench.

Attractions immédiates. Nos habits ont volé. En un instant, j'ai retrouvé son torse lisse et imberbe encore hâlé et je me suis abandonné à mes désirs. Nous avons revisité le Kama Sutra. Avec lui, toutes les positions étaient imaginables. C'était un homme fait pour l'amour, mon cheval sauvage. Il était à la fois mon pyromane et mon pompier. Il a commandé deux Jack Daniel's que nous avons dégustés en nous remémorant notre première rencontre. Son refus de me faire l'amour malgré mon envie de lui. Il m'a avoué avoir ressenti une émotion si irrésistible à mon contact, qu'il en a été bouleversé au point d'être tétanisé. Je n'avais jamais éprouvé une telle alchimie avec un homme. Il m'a fait découvrir la chanteuse de jazz, Madeleine Peyroux dans son dernier album *Careless love*. Une bulle sensorielle. Nous avons rendu la chambre deux heures après. Un cinq à sept comme je les aime.

« On se voit quand on se voit » lui ai-je dit en le quittant. C'était léger.

Lorsque je suis rentrée chez moi, Loulou avait pissé partout, mais je n'en avais rien à faire, j'étais sur mon petit nuage de dopamine. Nous avons fait un tour dans le quartier et je suis allée à un vernissage. Mes amis m'ont trouvé superbe, en pleine forme, j'avais les yeux pleins de reconnaissance de ce qu'il m'avait donné l'après-midi.

J'ai passé la soirée à l'affût d'une vibration dans ma poche.

Au moment de me coucher, il m'a envoyé un message, « Pensées de nous, douce nuit. Fanfan », qui a fait bondir mon cœur. Je ne sais plus ce que j'ai répondu et si même j'ai répondu.

Je commençais à être accro à ses pensées et à ses baisers.

LE VERNISSAGE

Loulou était de plus en plus propre et j'étais fière de mon éducation canine. Très joueur et voleur de chaussettes, dont plusieurs ont fini à la poubelle, je ne lui passait presque tout. Nous prenions nos habitudes. Ses balades rythmaient mes journées, mon compagnon de vie me menait par le bout du nez. Nous devenions inséparables.

Le vernissage de mon exposition était pour le week-end. J'ai réfléchi à plusieurs fois avant de demander à Fanfan son adresse mail. Et j'ai pris la décision de lui envoyer une invitation.

En retour j'ai reçu un mail énigmatique.

« Un tour en catamaran, un tour à Deauville, un tour dans Paris, un tour dans ta galerie en visite privée... »

Viendrait-il ?

Le jour du vernissage, j'ai reçu une brassée de tulipes sans un mot.

J'avais mis ma petite robe noire, des dim up et ma seule paire de talon que Loulou n'avait pas encore grignotés

La soirée avait été fructueuse, j'avais vendu presque tous mes clichés sur le thème des jambes des femmes. Au mois de mai, j'avais fait poser plusieurs femmes de tous les âges avec un chat entre les jambes. Une petite chatte noire recueillie un matin dans la poubelle de l'immeuble et que Marie mon associée, avait adoptée et qui ne décollait pas de notre atelier. Loulou et Minette avaient joué à cache-cache toute la soirée. J'avais un peu abusé du champagne et je n'avais pas sommeil alors j'ai décidé de faire un brin de ménage, ramasser les verres cassés et les bouteilles vides.

Lorsqu'il est entré.

Une visite privée m'avait-il écrit. Je lui ai sauté dans les bras. Je l'ai serré fort contre moi, j'ai encerclé mes jambes sur ses hanches et ma petite robe noire s'est déchirée. Il m'a transporté sur le bureau, m'a retiré ma culotte et il est venu entre mes jambes. Au fond de moi, je l'avais attendu toute la soirée. Il est reparti comme il était venu. Et l'atelier m'a semblé bien vide, Loulou avait trouvé place dans les pattes de Minette, ils n'avaient pas bougé d'une oreille pendant qu'il me faisait l'amour. D'ailleurs, est-il vraiment venu ce soir-là ?

MUSÉE RODIN

C'était à mon tour d'être force de proposition et j'ai eu une idée saugrenue. Passer la nuit dans un musée avec lui. Je connais bien le conservateur du Musée Rodin. J'avais fait toute une série de photos sur des couples qui s'embrassaient devant le La Valse de Camille Claudel et le Baiser d'Auguste Rodin. Il m'a autorisé une visite nocturne jusqu'à 21h00 un jeudi soir.

Je lui ai envoyé un message : « Musée Rodin, jeudi à 19h00. Tulipe ».

Il a répondu : « J'y serai. Baisers »

À mon tour de mener la danse.

Je l'ai guidé à travers les salles du Musée et j'ai songé à le faire poser tel un nu de Rodin. C'était magique, nos corps se touchaient, se frôlaient, s'enlaçaient, s'embrassaient. Nous étions d'un même bloc en fusion parmi les sculptures. Mais il nous fallait attendre, gérer notre plaisir prêt d'exploser de jouissance. Nous avons vécu une expérience tantrique intense.

Je lui ai proposé de me raccompagner. Dans le taxi, nous avons peu parlé, occupés à ressentir notre montée en puissance de nos désirs, mains dans les mains.

Je lui ai présenté Loulou qui l'a accueilli avec un pipi. Nous avons ri. Pendant que je nous servais un verre, il a regardé les photos accrochées au mur de ma chambre, des photos en noir et blanc que je change régulièrement, je me délecte à faire valser les plaisirs.

En me prenant dans ses bras, il a murmuré « Tu as du talent. Tulipe ». Irrésistible. Le cheval sauvage m'a pris par la croupe et nous avons fait une chevauchée fantastique. Nous avons faim l'un de l'autre.

Après l'amour, j'ai ouvert une bouteille de Nuits-Saint-Georges et nous avons dévoré du fromage et du pain, nus dans la cuisine. C'était gai, c'était bon.

Et il est rentré chez lui « on se voit quand on se voit ».

Cette relation étrange, sans lendemain, sans avenir, que l'instant présent, quand nous en avons envie, me remplissait de joie.

AIX-EN-PROVENCE

Et puis début septembre, il s'est installé à Aix-en-Provence pour suivre un chantier de quelques mois. À partir de là, nous nous sommes beaucoup téléphoné, le soir, tard dans la nuit. Nous faisons l'amour par téléphone ou par webcam. Je me masturbais beaucoup en pensant à lui. J'avais rompu avec presque tous mes sex friends. J'en avais gardé un, qui avait un château en Normandie, avec lequel je passais mes week-ends lorsque Fanfan jouait au père de famille. J'en tirais l'avantage que je n'avais aucun compte à rendre à personne, surtout pas à un amant marié.

Un jour, il m'a proposé de le retrouver à Aix. J'ai confié Loulou à Marie et j'ai pris le premier TGV. Mon cœur battait à plus cent vers lui. Lorsque je suis arrivé à la gare, il a mis un genou à terre et j'ai foncé dans ses bras. « Chabadabada, Chabadabada ».

Nous avons pris un pastis Place de l'hôtel de ville. Avant d'aller déjeuner, j'ai jeté une pièce dans la fontaine en faisant le vœu « que rien ne change.»

Tout était trop parfait, cela ne pouvait durer.

À Aix, il avait loué un petit appartement. Je l'ai cru aussi libre que moi. Je suis restée trois jours. Surtout trois nuits avec lui. Nous vivions collés. La journée, pendant qu'il travaillait, je me baladais dans la ville, je dégustais des calissons, je faisais le marché, buvais des cafés en terrasse, photographiais les innombrables fontaines : la Fontaine de La Rotonde, la Fontaine des Quatre-Dauphins, la Fontaine Moussue et j'en passe. Dans toutes, j'ai fait le même vœu « que rien ne change entre nous ». Le dernier soir, j'ai préparé une blanquette de veau en attendant son retour du travail, j'ai joué à la femme au foyer. Nous avons fait l'amour sur le canapé du salon, dans sa chambre, dans toutes les pièces.

Un bonheur de couple éphémère.

Nous réalisions tous nos fantasmes, sans pudeur, sans rien nous interdire. On expérimentait tout.

Lorsque je suis rentrée seule à Paris, je ne me reconnaissais plus, j'étais triste de le quitter.

Nous avons continué nos échanges téléphoniques, je me suis coupé des autres, je suis moins sortie pour lui parler longtemps. Il a accaparé tout mon temps. C'était comme une drogue. J'attendais ses appels. Je pensais à lui dès mon réveil, en me couchant le soir, en développant mes photos. Celle prise de nous à Trouville, j'en ai fait deux tirages et je lui en ai envoyé un. En retour, j'ai reçu une playlist où il avait glissé la chanson de Natasha St-Pier et Pascal Obispo « Mourir demain » et je reprenais le refrain à tue-tête.

« Si on devait mourir demain

Qu'est-ce qu'on ferait de plus ? Qu'est-ce qu'on ferait de moins ?

Si on devait mourir demain

Moi, je t'aimerais

Moi, je t'aimerais

Je t'aimerais »

En travaillant, j'écoutais en boucle sa playlist. Marie se moquait de notre romantisme.

Marie, mon associée était plutôt du genre pragmatique, elle s'occupait de la partie commerciale de notre galerie. Je faisais les photos, les tirages et les encadrements pour les expositions. Nous faisons un couple très assorti à la ville. On aimait jouer sur tous les tableaux.

SAINT TROPEZ

Nous étions fin septembre et dans quelques jours, je devais me rendre aux Voiles de Saint-Tropez ; des régates annuelles de gréements anciens et modernes auxquelles je participe tous les ans comme photographe. Je lui ai proposé de m'accompagner. Il avait un week-end en famille prévu de longue date et ne pouvait trouver d'excuse pour venir avec moi. Il était désolé. J'ai compris pour la première fois qu'il n'était pas aussi libre que moi. J'ai ressenti ma poitrine se resserrer. Je n'ai pas laissé paraître ma déception. C'était la première fois qu'il refusait une invitation.

Prise dans le tourbillon des voiliers époustouflants, j'ai tenté de ne pas penser à lui toutes les cinq minutes. Pour me distraire, il y avait les journées nautiques et les soirées festives. Je retrouvais une liberté de penser autrement qu'à travers lui. Et j'ai voulu me prouver qu'il n'avait pas trop d'emprise sur moi. J'ai retrouvé un marin, un amant de passage et nous avons baisé sur la couchette d'un bateau d'acajou verni.

C'était nul.

Mon téléphone n'avait plus de batterie.

Le lendemain matin, j'avais dix messages de Jean. Je n'ai pas aimé cette impatience à ne pouvoir me joindre. J'ai décelé un début de jalousie et j'ai trouvé cela gonflé de sa part, je me suis sentie harcelée et fliquée. Je n'ai pas rappelé. À aucun moment, je ne me suis sentie coupable juste libertine. Je n'avais rien promis, ni fidélité, ni compte à rendre, ni partage de tâches ménagère. Il avait tout cela chez lui, avec moi, c'était la frivolité. Puisque je n'étais pas jalouse, je ne pouvais tolérer qu'il le soit. C'était mon périmètre de sécurité.

J'ai senti que cela allait se compliquer.

Je suis rentrée à Paris, presque déterminée à ne plus le voir. La jalousie est un sentiment que je ne connais pas, je ne suis jamais envieuse de ce qu'on les autres. La jalousie est un manque de confiance en soi. Par expérience, un homme jaloux rend la vie amoureuse impossible.

Le dimanche d'après, alors que je savais qu'il était en famille à Paris, je lui ai proposé un goûter chez Angelina. Il n'a pas répondu. Il devait être occupé à jouer au légo. Dont acte.

Je n'ai pas insisté.

Nous entamions une partie de ping-pong moins romantique.

Le dimanche matin, j'ai reçu un « Toujours OK pour un chocolat chaud », j'ai répondu « avec un Mont Blanc (c'est la spécialité pâtissière de la maison Angelina rue de Rivoli).

Au salon de thé, j'étais en avance et je le guettais de ma table. Quand je l'ai vu, tout mon corps a frissonné, mes poils se sont hérissés et j'ai mouillé ma petite culotte. Je n'étais plus sûre de vouloir rompre avec ce beau brun aux yeux en amande et pommettes saillantes. Il a pris mon visage entre ses mains et m'a demandé pardon. Pardon de quoi ? D'être jaloux de me savoir trop libre. Je l'ai juste embrassé, je ne

voulais pas qu'il s'excuse, je voulais qu'il me quitte, que je ne sois plus sa chose, sa passion, son amante. Et l'instant d'après je voulais ses baisers au chocolat, la mousse sur ses lèvres, sentir son odeur poivrée et musquée de Sauvage de Dior dans son cou.

Il m'a prise dans le salon de toilette rococo du salon de thé. À la sauvette et c'était délicieux, encore meilleur que le chocolat chaud me coulant dans la gorge, encore meilleur que le marron glacé du gâteau, encore meilleur que dans un lit. Bref et intense à vous en faire cramper le cerveau. C'était ma came.

Pour savoir l'apprécier, il ne faut pas en consommer tous les jours.

Ce jour-là, je n'ai pas pu rompre.

LOURMARIN

Aix est devenue ma résidence secondaire. J'emmenais Loulou, Marie s'occupait de la galerie. Là-bas, je louais une voiture pour photographier les alentours, les vieux villages et leurs habitants, ceux qui vivent dans le Lubéron toute l'année. J'essayais de trouver de l'authentique.

À Aix, nous avons pris des habitudes de couple vivant séparés et se retrouvant pour des moments privilégiés. Je me sentais bien dans cette relation à distance. Il était très disponible pour moi et adorable avec Loulou. Il m'appelait tous les soirs. Tous les quinze jours, il me consacrait un week-end. J'étais sa compagne pendant quelques jours, le reste du temps, j'étais libre de faire la Parisienne, de voir mes amis, de profiter aussi de ne rien faire en regardant la série « Sex and the city ». J'avais quelqu'un qui m'attendait quelque part et cette sensation me plaisait et m'équilibrait. Apaisée, j'étais contente aussi de mon travail. Mes photographies transposaient une douceur de vivre.

J'en oubliais qu'il était marié.

Parfois, lorsque je venais à Aix, il s'organisait pour ne pas travailler et nous passions la matinée à nous câliner et plus encore. Le soir, nous adorions prendre notre bain ensemble avec un verre de whisky irlandais, Jameson. Nous nous racontions des histoires inventées, comme deux enfants. Parfois, je lisais des pages de roman. Après, il me prodiguait des massages qui finissaient toujours en happy ending. Nous écoutions des chansons d'amour qui parlaient pour nous. Nous jouions aux dominos, celui qui gagnait, choisissait où nous allions faire l'amour.

Un après-midi, nous sommes allés sur les pas d'Albert Camus à Lourmarin.

À la terrasse d'un café, un petit garçon est venu vers moi avec un pouet pouet en papier. Il m'a demandé un chiffre, j'ai dit huit, il a compté et j'ai choisi le côté bleu. Le petit garçon nous a regardés et il a lu : tu es amoureuse. Nous avons ri. C'était si mignon. Fanfan m'a regardé et il m'a pris la main et a dit : « Je suis *Bleu de toi* ». Cela a sonné comme un aveu. J'ai souri, la formule m'a plu. Le petit garçon a caressé le chien et nous nous sommes embrassés.

Nous avons dîné au restaurant Le Moulin et après, nous avons pris une chambre avec vue sur le jardin. C'était plus que charmant, il a été aux petits soins avec Loulou, je lui ai prodigué mes faveurs avec gourmandises, entre nous la tendresse était toujours au rendez-vous. Nous étions heureux, nous avions l'impression de faire l'école buissonnière. Ce sentiment décuplait mon envie de lui.

Je filais ce qu'il y a de plus doux dans l'amour, le bonheur de se quitter pour mieux se retrouver.

Jusqu'alors, nous n'avions pas évoqué des sujets fâcheux comme sa famille. J'en avais appris suffisamment sur la plage pour ne poser aucune question. Lorsqu'il était avec moi, il n'était qu'avec moi, tout entier, pas ailleurs, libre. Une bulle d'intemporalité, égoïste, passionnelle.

J'ai rompu avec le Châtelain.

RUE DES DAMES

Et puis sont venues les vacances de Toussaint sa famille est venue le rejoindre à Aix.

Dans notre lieu, dans notre nid douillet, dans notre parenthèse enchantée, dans le sanctuaire de notre sexualité, il a fait venir sa famille. Je vous avoue l'avoir encore en travers de la gorge.

Lorsque j'ai compris qu'il m'appelait en cachette d'eux, cela a été la goutte d'eau de trop. Sa double-vie tant qu'elle n'empiétait pas sur la mienne, je pouvais la supporter. Là, je n'étais plus sa compagne, juste la femme désirée en cachette, aimer à la sauvette. Il me trahissait en ne respectant plus notre accord implicite de ne pas me faire sentir qu'il était engagé ailleurs. Sa femme lui avait-elle mis la pression. Une femme devine très vite quand son homme la trompe. J'avais l'impression de lui voler quelque chose, je devenais la maîtresse, la régulière. Il me disait ne profiter de rien de ses vacances en mon absence. Je trouvais cela regrettable pour lui. Il voulait être avec moi, savoir ce que je faisais, il exigeait presque des détails de ma vie privée que jusqu'à présent nous n'avions pas partagé. Ce que je portais sur moi, ce que je faisais le soir, qui je voyais. Je sentais qu'il voulait s'immiscer dans ma vie. Qu'il était jaloux à nouveau. Je bottais en touche et lui racontais les dernières bêtises de Loulou. « Tu me manques, Bleu de toi » me disait-il toujours en raccrochant.

Pour ma part, son corps me manquait, le diabolin de mon cerveau me disait d'aller le rejoindre au risque de perdre des plumes et le raisonnable m'invitait à rester à Paris et à rompre. Je commençais à souffrir. Les pleurs dans le canapé n'étaient pas loin.

N'arrivant pas à me décider, je suis sortie faire la fête avec des amis. Nous avions l'habitude de nous retrouver tous les quinze jours dans un restaurant du quai des Grands Augustins. Nous faisons une grande tablee, il y avait un groupe de musique, on dansait entre les tables après dîner. Il m'a appelé vers minuit puis toutes les dix minutes, je n'ai pas répondu. Je voulais profiter de ce moment léger entre copains, boire des coups et danser toute la nuit.

Marie m'a ramené en taxi rue des Dames.

J'ai texté bourrée « Tu me manques ». J'étais liquide.

Une sacrée biture qui a six heures du matin, quand on a sonné à l'interphone, m'a tapé sur les tempes.

J'étais dans le coaltar lorsque j'ai répondu et que j'ai entendu, « c'est moi ».

Ma première pensée a été : il vient vérifier que j'ai passé la nuit seule.

J'ai ouvert. J'étais furieuse.

C'est là qu'il m'a dit « je t'aime » en couvrant mon visage de baisers.

Son parfum m'a entêté. Mon cœur a fait boum, mes mains sont devenues moites, ma gorge s'est rétractée. Je n'ai pas su quoi répondre. Un « moi aussi » m'a paru stupide, un « je t'aime » était prématuré et m'engageait. Je l'ai embrassé et j'ai filé sous la douche, avalé du Doliprane et du citrate de bétaine.

Je n'étais pas belle à voir et il venait de me dire « Je t'aime.»

Qu'entendait-il par « Je t'aime ». Mon corps, mes fesses, mes seins ou toute entière pas seulement la partie de moi entre deux trains. J'aimais nos étreintes, nos rendez-vous secrets, son corps, son sexe, sa façon inventive de me faire l'amour, mais je ne pouvais pas aimer que cette partie de lui, quand l'autre m'était cachée. Et je n'étais pas sûre de vouloir voir la page vie de famille. Sa vie sans moi prenait d'un coup de l'importance dans notre relation. J'ai dû rester une demi-heure dans la salle de bain.

Il s'est endormi sur mon canapé. Il avait roulé toute la nuit pour me retrouver.

J'ai fait du café. Je l'ai embrassé tendrement et j'ai posé un plaid sur lui.

Je ne savais plus quoi penser. Il était là, mais pour combien de temps ? Était-il là par jalousie de n'avoir pas pu me joindre de la soirée ? Avait-il quitté femme et enfant pour moi temporairement ou pour toujours ? Un homme qui trompe sa femme, est-il prêt à recommencer avec une autre ? Je ne voulais pas devenir cet autre qu'un jour, il tromperait. Je n'avais rien à faire d'un homme en permanence sur mon canapé. Notre relation me plaisait comme cela, je ne voulais que rien ne change. Je voulais garder ma liberté et ma bulle passionnelle, je ne me voyais pas en belle-mère d'un enfant de deux ans, les week-ends partagés, les vacances scolaires, le quotidien, le train-train, un coup le samedi soir. Pas avec lui. C'était, avec lui et sans lui, que j'aimais être.

À son réveil, tout est devenu plus concret, moins romanesque, plus sérieux entre nous. Il a même pleuré. Il était perdu, amoureux fou et donc peu raisonnable. Incapable de vivre sans moi. Je lui ai demandé de retourner chez lui, de discuter avec sa femme, de la quitter le plus intelligemment possible, pas seulement pour moi, d'être sûr de ne plus l'aimer elle, d'être sûr de vouloir briser sa famille, d'être sûr d'être plus heureux sans eux, qu'avec eux. Qu'après il serait un homme à reconstruire et que c'était moins désirable, que nous étions passionnés par la rareté de notre relation qui la rendait si intense, mais que nous n'étions pas sûre de vouloir bouleverser nos vies. La passion n'est jamais un bon socle d'alliance.

J'ai été un peu dure, mais franche. Je voyais dans sa tristesse la déception poindre son nez. Il m'a encore dit qu'il m'aimait, mais que j'avais raison. Je l'ai prié de partir, je sentais les larmes monter.

Loulou a senti ma nervosité et s'est mis à aboyer. J'ai prétexté sortir le chien pour le raccompagner à sa voiture. Lorsqu'il m'a embrassé, il tremblait, j'ai failli le retenir.

Je l'ai laissé partir et j'ai pleuré sur le trottoir en ramassant la crotte de mon chien.

En arrivant, Marie m'a trouvée dans cet état d'hébétude et bien matinale pour un lendemain de fête et je lui ai raconté sa venue. « Laisse faire le temps ma jolie, va faire un tour dans Paris » m'a-t-elle dit

Que fait le temps à part éroder nos souvenirs, laisser des traces sur le visage, affaiblir le cœur et le corps ?

Mes yeux étaient gonflés, j'ai mis une cuillère en argent dessus, un remède de grand-mère peu efficace contre les gros chagrins. Dans la brume parisienne, j'ai marché avec Loulou jusqu'à Montmartre. J'ai fait la touriste avec mon Leica. Mon corps était comme Paris, froid et triste. La vue du Sacré-cœur était floue.

Il m'a envoyé un message « Baisers de nous. Bleu de toi. Fanfan ».

J'ai manqué d'air.

L'ENQUÊTE

Les semaines suivantes se sont passées sans textos, sans appels, sans fleurs, sans rendez-vous, sans voyage, sans l'appartement d'Aix et je me suis rendu compte que j'étais accro à lui.

Depuis des mois, il rythmait ma vie. Tulipe avait pris le dessus sur Claire. Et je ne me reconnaissais plus. Tulipe était en manque, Claire était perdue. Loulou est devenu mon Doudou, il me regardait d'un air triste lorsque je versais une larme dans mon bain en pensant à nous.

Une douleur s'est installée, celle de la rupture. Je ne savais même pas où il habitait quand il n'était pas avec moi et jusqu'à présent, je n'en avais rien à faire, je n'avais jamais voulu le savoir. Pour moi, il était Fanfan qui habitait Aix. Pour les autres, il était Jean qui habitait à Pétaouchnok. Je ne savais pas vraiment qui il était.

Je l'avais dans la peau.

Il m'a fallu le perdre pour me rendre compte combien je tenais à lui.

J'ai piétiné mon égo.

Je commençais à me faire des nœuds dans le cerveau. Avais-je eu raison de le repousser ? Était-il sincère ou simplement jaloux ? Comment vivait-il notre séparation ? Le relancer ou attendre qu'il me revienne ? Faire le premier pas ou continuer l'indifférence ? Que faire de ce manque de lui ? C'était la première fois que je mettais un terme à une relation avec souffrance.

J'ai commencé à l'espionner, je savais où il travaillait. Un jour, je l'avais retrouvé à son cabinet d'architecte dans le marais. Nous avons fait l'amour sur son bureau à l'heure du déjeuner. L'excitation de se faire prendre avait décuplé sa fougue de cheval sauvage que je commençais à dompter.

Un soir, je l'ai guetté à la sortie de son bureau. Lorsque je l'ai vu, je me suis cachée derrière une voiture, j'étais fébrile. Il avait ce caban bleu marine qui lui allait si bien et lui donnait un air de Malto Cortese. Il a fumé une cigarette à l'abri du porche, nerveusement, je me suis tapie sous mon parapluie en l'observant, il pleuvait des cordes. Il a remonté son col et a couru jusqu'au métro Saint-Paul. Éperdue, j'ai fait de même et j'ai failli glisser avec mes talons. Dans son sillage, je sentais son parfum. Il s'est arrêté pour acheter des tickets, j'ai réussi à prendre le même métro que lui, ligne 1, direction Porte de Vincennes, il s'est arrêté à Saint-Mandé. Lorsqu'il s'est engouffré dans un immeuble à la sortie du métro, j'ai regardé sur l'interphone s'il y avait son nom. Je n'ai pas trouvé. Je m'apprêtais à faire demi-tour quand je l'ai vu ressortir de l'immeuble avec une poussette. La réalité me crachait à la figure. Ce n'était plus un amant merveilleux, mais un père aimant qui s'occupait de son enfant.

Je me suis engouffré dans le premier bistrot et j'ai commandé une vodka.

J'avais besoin d'un shoot.

J'ai eu la sensation d'être misérable et comme une idiote, je me suis mise à pleurer.

— Vous êtes trop jolie pour pleurer m'a dit une dame âgée assise à côté de moi en me tendant un Kleenex.

— Je suis amoureuse d'un homme marié, lui ai-je répondu en prenant le mouchoir.

— Ils font de bons amants, mais vous perdez votre temps à l'attendre.

La vodka a fait son effet et la douleur s'est estompée. Elle était belle avec ses cheveux blancs, elle buvait un porto délicatement. Nous avons échangé nos solitudes.

J'ai pris un taxi et j'ai vu défiler Paris sous la pluie. Les Galeries Lafayette avaient ses vitrines de Noël, je l'ai imaginé avec son bambin émerveillé, je ne faisais pas le poids.

Lorsque je suis rentrée, Loulou m'attendait derrière la porte, il m'a fait la fête. La vie devait continuer sans lui.

LA VIE SANS LUI

J'ai enchaîné les shootings en studio.

J'ai pris la tête à Marie avec mes états d'âmes.

J'ai même grondé Loulou qui avait déchiqueté un paquet de Kleenex sur le tapis.

J'ai fait la fête pour l'oublier.

J'ai beaucoup trop bu et peu mangé.

J'ai retrouvé le châtelain et je lui ai confié mon désarroi.

Je me suis recroquevillée sur ma douleur.

NOËL

Le 20 décembre, en ouvrant mes volets, je l'ai vu sur le trottoir d'en face avec un sapin de Noël. J'ai eu un étourdissement, mon sang s'est glacé et l'instant d'après je dévalais les escaliers pour le retrouver en pyjama sur le trottoir. Loulou sur mes talons, lui a fait la fête et je me suis blottie dans ses bras.

— Tu fais quoi pour Noël, m'a-t-il dit ?

— En famille comme toi ?

— Et si ce soir, c'était Noël pour nous ?

— Et après,

— Après on fêtera le jour de l'an,

Quel beau parleur ! Comment résister ? Il m'avait fait trop languir pour que je résiste plus longtemps à l'inviter chez moi. De toute façon, il faisait un froid de canard.

Loulou a baptisé de pipi le pied du sapin. Je n'ai pas eu le cœur à le gronder. Fanfan m'était revenu.

Nous avons fait du feu dans la petite cheminée de ma chambre et l'amour sur le tapis en ne se quittant pas des yeux. C'était magique, je ne rêvais pas, il était bien là, tout contre moi. J'étais en apesanteur dans mon ascenseur émotionnel.

J'ai passé Noël en famille le cœur léger, lui aussi, il me l'a dit.

Le jour de l'An, j'ai organisé une soirée dans l'atelier avec mes amis pour leur présenter celui qui était mon passe-temps favori et l'objet de toutes mes pensées depuis des mois.

Il était mal à l'aise, il ne connaissait personne et les autres ne faisaient aucun effort pour l'intégrer à notre groupe. Il était l'intrus.

Je me suis sentie écartelée.

Sa femme a appelé, le petit faisait une crise d'asthme et c'était grave.

Avant minuit, il est parti.

J'ai trinqué avec mes amis. Je pouvais compter sur eux pour me réconforter, mais « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé ».

Je l'ai imaginée au chevet de son enfant et je me suis inquiétée.

J'ai fini l'année en manque de lui.

Que me réservait l'année à venir ?

Les mois d'après ont été compliqués. Sa femme a vite compris qu'il avait une maîtresse, mais l'enfant était fragile, elle l'a gardée sur le canapé. Il était malheureux et ne me rendait pas heureuse.

J'avais perdu mon Fanfan, je découvrais Jean qui se battait avec son quotidien et j'avais le rôle du repos du guerrier. Vous imaginez bien que ce n'était plus la Dolce Vita de nos débuts.

La mission à Aix était finie. Il venait de temps en temps chez moi. Je lui avais acheté une brosse à dents et un rasoir, c'était la seule place que je lui concédais. Il était hors de question que je lave ses chemises ni de lui faire une place dans mon placard. Je ne voulais pas qu'il s'installe dans cette double-vie chez moi, ni qu'il débarque à l'improviste. Finis les surprises. Je ne le poussais pas à se séparer, je marquais mes limites à notre relation, je le sentais devenir jaloux. Nos étreintes étaient moins fougueuses. Le cheval sauvage se cognait au mur. Je ne voulais pas le dompter, mais je n'arrivais pas à me passer de lui.

ROME

En mai, je suis partie en reportage à Rome avec Loulou. Je devais rester un mois. J'ai loué un appartement dans le quartier de Trastevere avec terrasse. Le soir, je buvais un verre de prosecco en admirant le coucher sur la ville aux mille églises avant de déambuler dans les rues animées. Toutes ses beautés romaines me donnaient l'envie de lui proposer de me rejoindre. Et de revivre ce que nous avons vécu à Aix une parenthèse enchantée, j'avais envie de revivre à l'infini nos premiers rendez-vous.

Devant la fontaine de Trévis, en regardant les amoureux se prendre en photo, j'ai eu un coup au cœur d'infinie absence. J'entendais leurs vœux d'amour. Je n'aurais que les miettes du sein si je continuais à accepter de n'être que la maîtresse.

Je prenais du recul sur notre relation. Il m'envoyait dix textos par jour pour me dire qu'il m'aimait et qu'il avait hâte que je rentre. Il m'appelait pour venir me retrouver, mais j'avais envie de solitude. Un break dans notre relation. Je restais assez silencieuse, l'appelant peu. Il était malheureux.

J'ai fait un vœu dans la fontaine de Trévis « que cela change ». Je n'aimais plus cette relation.

Un grand dilemme me turlupinait. Voulais-je qu'il quitte sa femme pour moi ? Avais-je le désir de renoncer à ma liberté pour cet amant passionné ? Le plus raisonnable n'était-il pas de rompre avant le psychodrame ?

Lorsque je suis rentrée à Paris, j'étais décidé à le quitter. Cette relation n'avait plus de sens. Puisqu'il était incapable de faire un choix. Je le ferai pour lui. Notre relation avait été si spéciale que je ne voulais pas qu'elle se délite dans un schéma à trois. Lui, moi et sa famille. Je me sentais entre le marteau et l'enclume. Et je n'avais pas du tout l'intention de devenir sa soumise à son bon vouloir et à sa disponibilité. Cette relation n'aboutirait nulle part si je n'y mettais pas un terme. J'étais déterminé à ne pas le revoir.

BOULEVARD BERTHIER

Quand il est venu me chercher à l'aéroport, je lui ai sauté dans les bras. C'était n'importe quoi. À sa vue, mes bonnes résolutions se sont envolées.

Au lieu de me conduire chez moi. Il s'est arrêté boulevard Berthier devant un petit square.

Devant le 178, il m'a tendu un écrin. J'ai eu peur, « non, surtout pas une bague » me suis-je dit, je ne m'en remettrais pas. Fébrilement, j'ai ouvert le coffret. Dedans, il y avait une clé. La clé de son cœur ?

C'était la clé de son nouvel appartement, il avait quitté sa femme. Il en avait marre de dormir sur le canapé, il avait envie d'un lit à lui, il avait envie de nous. Il avait encore des choses à régler avec sa femme et je n'ai pas voulu en savoir plus. J'étais heureuse et en même temps craintive qu'il regrette son choix. Allions-nous pour cela être un couple ?

L'appartement était petit mais lumineux déjà meublé, donnant sur le square. J'ai pensé qu'il pourrait y promener son enfant, pourtant, je ne me suis pas vu les accompagner. Il avait installé un petit lit dans sa chambre pour recevoir son fils. Tout devenait concret, moins romantique. Je le sentais anxieux de ma réaction.

Il venait de quitter sa femme pour moi et cette responsabilité me pesait. J'étais à la fois heureuse de le savoir célibataire et en même temps affolée. Ce n'était pas le moment de le quitter. Je n'ai pas voulu gâcher ce moment.

Nous avons fait l'amour dans son lit et c'était banal.

L'alternance a commencé, un soir chez moi, un soir chez lui. Lui m'avait fait une place dans son placard, moi non. Il parlait de son enfant. Les démêlés avec sa femme le rendaient souvent de mauvaise humeur. Il était moins attentionné, il était plus souvent Jean que Fanfan.

Je m'amusais de moins en moins avec lui.

Nous pouvions même passer des nuits sans faire l'amour.

Il n'y avait plus d'interdits donc moins de piquant.

Et les reproches ont commencé. Il me reprochait de ne plus être si enthousiaste de le voir. Je lui reprochais sa jalousie qui devenait malade. Dès que nous n'étions plus ensemble, il me harcelait d'appels téléphoniques et de messages.

Nous n'avions aucun ami en commun. Il avait une bande de potes et sortait souvent avec eux. J'avais les miens.

Nous n'avions pas tant de choses à partager.

C'était ma faute, je ne voulais pas m'engager plus avec lui, je ne voulais que les bons moments. Je n'envisageait pas de vivre avec lui, il me le reprochait. Je n'arrivais pas à enfile la tenue de Belle mère.

Un soir, c'était l'anniversaire de Marie, il m'a rejoint dans un club parisien où nous faisons la fête. Lorsqu'il est arrivé, je dansais avec un ami. Il a tout de suite fait l'œil noir. Quand il m'a embrassé, j'ai vu la jalousie dans ses yeux. Il m'a gâché la soirée et a trop bu. J'ai eu honte auprès de mes amis.

J'ai voulu rentrer sans lui, il a insisté pour passer la nuit avec moi. Comme d'habitude j'ai cédé.

En arrivant à mon appartement, il m'a fait une scène. Loulou a aboyé. Avant que des mots fâcheux ne soient dits, je lui ai demandé de rentrer chez lui.

Il a claqué la porte en partant.

Dans un soupir de soulagement, Loulou est venu se coucher à mes pieds. Je crois qu'il m'a fait peur. Je ne l'avais jamais vu dans cet état d'ébriété. Il était malheureux, je l'étais aussi. Cela ne pouvait plus durer entre nous.

LA RUPTURE

Bien sûr, le lendemain, il m'a envoyé des fleurs. Il voulait se faire pardonner de son comportement et me donnait rendez-vous au Lutétia. Il savait que j'aimais les bars d'hôtel pour leur ambiance feutrée. Il m'a offert un cigare et j'ai fumé tout en l'écoutant pour justifier son comportement de la veille. Nous en étions là. La magie de nos premiers rendez-vous s'érodait avec le temps. Le goût de l'interdit si excitant s'était envolé avec la réalité d'une liaison ennuyeuse qui me coupait de mes amis.

Je sentais en lui de la rancœur. Sa jalousie avait pris le pas sur son amour. Il avait eu l'illusion de pouvoir construire avec une autre ce qu'il avait raté dans son couple. Et j'ai compris que je ne serais pas cette autre. Même son regard avait changé, je n'y trouvais plus de tendresse.

Fanfan et Tulipe étaient des étrangers pour Jean et Claire.

Alors, je me suis levée et j'ai lancé un « au plaisir de ne jamais te revoir ».

Les larmes me sont montées aux yeux et je me suis enfuie.

Je n'ai jamais pu l'oublier. Il est à la fois une lumière dans mon cœur et une brisure.